
M A N U S C R I T

QUATUOR
de György Spiró

Traduit du hongrois par Jean-Loup Rivière et Anna Lakös

cote : HON03D519

date d'écriture de la pièce : 1996
date de traduction de la pièce : 2003

« Le manuscrit que vous avez entre vos mains est déposé à la Maison Antoine Vitez, Centre international de la traduction théâtrale à Montpellier. Toute exploitation, partielle ou intégrale, sous quelque forme que ce soit, doit nous être signalée. La Maison Antoine Vitez n'est toutefois pas habilitée à délivrer des autorisations de représentation ou d'édition. »

M A I S O N A N T O I N E V I T E Z
centre international de la traduction théâtrale

Note sur la traduction

Il y a dans le texte hongrois une grande abondance de tirets que nous avons conservés. Ils ont la même fonction que ceux que l'on trouve, par exemple, dans Ibsen ou Pirandello, et ne correspondent pas à l'usage français du tiret, une parenthèse un peu forte. Leur sens est multiple : ce peut être une interruption, une suspension, une hésitation, une irruption, etc. C'est le contexte qui en décide. Ils indiquent toujours qu'il y a là du jeu, quelque chose à jouer. Disons, de façon un peu grossière, que les virgules sont une ponctuation orale et les tirets une ponctuation gestuelle.

Les mots en italiques doivent être prononcés avec un accent anglais pour le Visiteur, et hongrois pour les autres. Eurosport en hongrois donne, à peu près : *eillerochporte*.

Quelques précisions historiques :

Köbánya est un quartier populaire de Budapest.

Les "trois huit", revendication ouvrière à laquelle fait allusion le Vieux, n'évoquent pas la même chose qu'en France où il s'agit des horaires de travail dans les entreprises qui fonctionnent vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Cela veut dire huit heures pour travailler, huit heures pour se reposer, et huit heures pour se divertir.

Jókai, Mór (1825 - 1904), poète et romancier, écrivain très populaire, une sorte de Jules Verne hongrois dont les œuvres évoquent les jours glorieux de l'éveil national hongrois et la lutte pour l'indépendance.

Mikszáth Kálmán (1847 - 1910), grand romancier, disciple de Jokai, rénovateur de la prose hongroise, ses œuvres décrivent souvent la vie et les mœurs de la noblesse appauvrie. Au tournant du siècle, ses récits et romans sont des satires violentes.

Bataille de Mohács, 1526. Plus de la moitié de l'armée hongroise a trouvé la mort dans cette bataille contre les Turcs. Dans l'histoire de la Hongrie, on parle du "désastre de Mohács" qui a décidé de l'avenir du pays pour plusieurs siècles.

Quatuor

PERSONNAGES :

LE VISITEUR

LE VIEUX

L'ÉPOUSE

LA FEMME

La cuisine d'un deux-pièces dans une HLM. Elle fait 6 ou 7 m², de face. La porte a été enlevée. Dans l'antichambre, à gauche de l'embrasure de la porte, un réfrigérateur qui n'entrerait pas dans la cuisine, à gauche du réfrigérateur, la porte de la salle de bain, fermée, à gauche de la porte de la salle de bain, la porte de la chambre à coucher, fermée. À gauche de la porte de la chambre à coucher, perpendiculairement à la scène, la porte d'entrée. À droite de l'embrasure de la porte de la cuisine, perpendiculairement, la porte du living, fermée. Dans la cuisine, face au public, au fond, une fenêtre avec un rideau fixé avec des punaises ; au dessus, on voit le ciel. Devant la fenêtre de la cuisine, une table. À gauche de la table, un évier, à côté, une cuisinière à gaz, au dessus de l'évier, une armoire. À droite, devant le mur, un vieux buffet. Seuls, trois tabourets en plastique bleu clair en forme de sablier peuvent prendre place autour de la table, un à gauche, un à droite, et le troisième au milieu ; un quatrième est sous la table. On comprend qu'à l'origine, un placard à provisions se trouvait à gauche de la table, mais qu'il a été supprimé pour mettre les tabourets. Accrochée au mur de l'ancien placard à provisions, une tapisserie représente un brame au clair de lune. La table en aggloméré est couverte de plastique orangé.

Il n'y a personne en scène. Côté cour, on entend, venant du living, l'émission Eurosport en anglais, mais aussi parfois en hongrois, telle qu'elle est diffusée ce soir-là. Au cours de la représentation, on entend l'émission plus ou moins fort.

On sonne. L'Épouse sort de la chambre à coucher. Sexagénaire, obèse, elle porte un survêtement bleu passé et un tablier à fleurs, des aiguilles à tricoter à la main. Elle ouvre la porte d'entrée. Le Visiteur apparaît : un homme de 55 ans environ, distingué, habillé d'un costume élégant, d'une chemise à rayures fines, couleur beurre frais, cravate choisie, un bouquet de fleurs à la main.

LE VISITEUR.– Bonjour !

L'ÉPOUSE.– Je vous en prie

LE VISITEUR (*reculant d'un pas pour relire la plaque*).– C'est vous que je suis venu voir –

L'ÉPOUSE.– Y'a erreur ?

LE VISITEUR.– Je suis bien sûr que non –

L'ÉPOUSE.– C'est des fleurs ?

LE VISITEUR.– C'est pour vous –

Le Visiteur entre dans l'antichambre, et s'arrête. L'Épouse ferme derrière lui la porte d'entrée.

L'ÉPOUSE.– Vous êtes des Assurances ?

LE VISITEUR (*riant*).– Non, pas du tout – je suis venu pour une affaire personnelle – vous ne savez pas qui je suis – mais vous le saurez bientôt –

L'ÉPOUSE.– Ils viennent souvent, des Assurances – c'est pour ça que je vous ai demandé si vous étiez des Assurances –

LE VISITEUR.– Pas du tout –

L'ÉPOUSE.– On prend pas d'assurances – on est à la retraite, vous voyez –

LE VISITEUR.– Je sais. – Votre mari est à la maison, si je ne me trompe –

L'ÉPOUSE.– Oui – C'est pourquoi ?

LE VISITEUR.– Si vous aviez le téléphone, mais ce n'est pas le cas – si vous l'aviez eu, j'aurais téléphoné – mais c'est mieux comme ça, une surprise ! (*Il rit.*)

L'ÉPOUSE.– On a pas le téléphone. On l'a demandé, mais on l'a pas – on nous l'a promis, mais on l'a pas – Vous êtes employé du téléphone ?

LE VISITEUR.– Ça m'a pris plusieurs semaines pour trouver votre adresse – vous n'êtes pas dans l'annuaire –

L'ÉPOUSE.– On a pas le téléphone – c'est certainement pour ça qu'on est pas dans l'annuaire, non ? – alors, vous êtes des Assurances ou du Téléphone ?

LE VISITEUR.– Ni l'un ni l'autre – je suis d'abord allé à Kőbánya, au cas où vous y seriez encore –

L'ÉPOUSE.– A Kőbánya ? On n'a jamais habité là.

LE VISITEUR.– Votre mari, oui.

L'ÉPOUSE.– On a habité à Ujpest – puis dans une maison à Rákoskert – et quand on l'a démolie, on nous a attribué celle-là, et on a été obligé de venir –

LE VISITEUR.– J'habitais à Kőbánya – au même endroit que votre mari – on habitait dans la même rue – là, à mon retour, je suis d'abord allé à Kőbánya, mais on a rasé la rue – je vis à l'étranger, vous savez – (*Riant.*) Je suis revenu pour vous... je pensais que ça serait une surprise – (*Regardant tout autour.*) C'est donc comme ça à l'intérieur – c'est pas comme ça que je l'imaginais – j'imaginais une vieille maison avec une cour comme celle de Kőbánya – mais tout a été rasé – il y a bien longtemps –

L'ÉPOUSE.– Papaaa ! Viens ! Il y a quelqu'un, de l'étranger ! (*Silence.*) Il va venir – Il regarde Eurosport – Papaaa ! (*Silence.*) Asseyez-vous – dans la cuisine, c'est où on se mets, dans la cuisine – la télé, il est en train de la regarder, elle est dans le living – moi, je tricote dans la chambre, j'ai l'habitude de tricoter – je lui tricote un chandail, j'ai l'habitude de lui tricoter ça, un chandail – entrez, je vous en prie, asseyez-vous, je vous en prie –

LE VISITEUR.– Je suis – revenu – pour vous voir – votre mari – Il ne faudrait pas les mettre dans l'eau ?

L'ÉPOUSE.– Papaa ! – Dans le temps, on avait un vase – en attendant, je vais les mettre dans l'évier, il faut que je le remplisse – (*Elle remplit l'évier, et y mets le bouquet.*) C'est difficile de trouver un truc, un bouchon qui bouche bien – c'est pour qui, pour ma fille ?

LE VISITEUR.– Je l'ai apporté pour vous – d'autres choses aussi – mais, plus tard – (*Il glousse, tout excité.*) Votre fille vient vous voir aujourd'hui, n'est-ce pas ?

L'ÉPOUSE.– Elle vient chercher le poulet au paprika – Papa regarde la télé – c'est lui que vous cherchez ?

LE VISITEUR.– Oui – désolé d'être venu, comment dire, sans prévenir, mais la surprise – (*Il rit.*)

L'Épouse ouvre la porte du living.

L'ÉPOUSE.– Papa, il y a quelqu'un des Assurances, il veut te voir.

Le Vieux sort du living, vêtu d'un survêtement bon marché, usé, bleu, déteint, sans logo, en pantoufles.

LE VISITEUR.– Bonjour.

LE VIEUX.– Bonjour.

LE VISITEUR.– Je m'excuse d'être venu sans prévenir – mais vous n'avez pas le téléphone –

LE VIEUX.– Le téléphone, on ne l'a pas. – On ne prend pas d'assurances. On est trop vieux.

LE VISITEUR.– Je ne suis pas venu pour ça – je suis venu – je suis venu – pour vous remercier – j'aurais dû vous remercier il y a longtemps – mais je ne pouvais pas – enfin, je vous remercie – (*Silence, puis, à L'Épouse.*) Votre mari – c'est lui qui m'a sauvé la vie !

Silence.

LE VIEUX.– Je ne vous connais pas.

LE VISITEUR.– Parce que j'ai vieilli – (*Riant.*) Quarante ans ! – Vous aussi, vous avez vieilli – Dans la rue, je ne vous aurais pas reconnu –

LE VIEUX.– Que voulez-vous ?

L'ÉPOUSE.– Asseyez-vous, je vous en prie – on vit dans la cuisine – je peux vous offrir quoi, du jus de fruit –

LE VIEUX.– Je ne vous ai jamais vu.

LE VISITEUR.– J'ai vieilli – attendez – (*Il sort un tas de papiers, un portefeuille et d'autres choses de sa poche intérieure.*) J'ai une vieille photo – vous allez me reconnaître – voilà – regardez –

Le Vieux prend la photo et regarde. L'Épouse s'approche, regarde la photo, le Visiteur remet les papiers dans sa poche intérieure.

L'ÉPOUSE.– C'est vous ?

LE VISITEUR.– Eh oui –

L'ÉPOUSE.– Quel âge vous avez là ? Vingt ans ?

LE VISITEUR.– A peu près –

LE VIEUX (*rendant la photo*).– Je ne vous connais pas.

LE VISITEUR (*reprenant la photo, debout*).– Je n'ai pas d'autres photos – elle a été prise au camp, je l'ai gardée en souvenir – je n'ai pas d'autres photos –

L'ÉPOUSE.– Quel camp ?

LE VISITEUR.– Autriche, 1957.

L'ÉPOUSE.– C'est là que vous étiez réfugié ?

LE VISITEUR.– Et après, aux États-Unis – j'en viens – (*Silence.*) En janvier 57, une nuit, votre mari est venu me prévenir pour que je file – parce que j'étais sur la liste – on habitait dans la même rue, on jouait au foot ensemble – votre mari a été mobilisé, et en janvier, il est venu pour me dire de filer –

L'ÉPOUSE.– Vous étiez un contre-révolutionnaire ?

LE VISITEUR.– Contre-révolutionnaire ! – on m'a seulement mis un fusil dans les bras pour garder l'usine – je l'ai gardée – je n'ai pas tiré une seule fois, mais je l'ai gardée – et après la grève de décembre, ils ont commencé à rafler les gars – qui, eux aussi –

Silence.

LE VIEUX.– Je ne m'en souviens pas. Je n'ai jamais prévenu personne. C'est pas comme ça que ça se passait. Vous devriez chercher ailleurs.

Silence.

L'ÉPOUSE.– S'il le dit – Il se souvient de tout – il se souvient même des résultats des matchs, tous – il était pas né, et y'avait des matchs, il s'en souvient – y'avait, un comment, Potya ou je ne sais quoi, un ailier, il avait marqué des buts en faisant tourner le ballon, mon mari était pas encore né, mais il le connaissait –

LE VIEUX.– Potya Toth ! – et il a marqué d'un corner, direct !

L'ÉPOUSE.– C'est bien ce que je dis, Potya –

LE VIEUX.– Potya Toth !

LE VISITEUR.– Une erreur ? C'est impossible ! Comment s'appelle ce service – un bureau d'enregistrement – Une erreur ? Au ministère de l'intérieur ? (*Fouillant dans sa poche intérieure, il en sort des papiers et des photos.*) Ce sont mes parents – Vous vous souvenez certainement d'eux – et ils m'ont écrit des lettres – regardez –

Le Vieux regarde les photos, en les tenant de loin.

L'ÉPOUSE.– Il raconte que tu as habité à Kőbánya, et que lui aussi, il a habité à Kőbánya. – On s'est rencontré en 58 – je suis de la province – il servait là-bas – puis on a été sous-locataire à Ujpest – et après, ils nous ont attribué la maison à Rákoskert – Il allait au travail en vélo –

LE VIEUX.– Je ne les connais pas non plus – et je ne lis pas les lettres des autres – Que voulez-vous de moi ?

L'Épouse sort ses lunettes du buffet, elle les mets, puis regarde les photos et les lettres, ses lèvres remuent à mesure quelle lit.

LE VISITEUR.– Je voudrais remercier – je voudrais – comment dit-on – témoigner de ma reconnaissance – ça fait longtemps que je n'ai pas parlé hongrois –

LE VIEUX.– Je n'ai sauvé personne. Je n'ai jamais rien dit à personne. Quelle liste ? Qui était sur la liste ? On m'a mobilisé. J'ai servi. Il y avait de la discipline, là bas. J'ai obéi aux ordres, il y avait de la discipline. Comment prévenir quelqu'un, la nuit, en janvier ? Qui ça ? Personne ! C'est pas comme ça que ça se passait. Vous avez un témoin ? Qui est témoin ? Je prendrai un avocat ! On ne va pas m'emberlificoter avec cette affaire.

LE VISITEUR.– Emberlificoter ?

LE VIEUX.– C'est très à la mode en ce moment – on fait des procès aux vieux, soi-disant qu'ils avaient arrosé la foule – ils n'ont même pas tiré ! – mais quand il y avait des ordres, il fallait tirer ! – et alors on maltraite les honnêtes gens, et ils meurent en plein tribunal ! – je l'ai vu à la télé ! – ils ont des infarctus ! –

mais si vous n'êtes pas venu pour ça – eh bien, je vous dis que je n'ai jamais trahi – jamais – dites-leur, à eux –

LE VISITEUR.– Dire quoi, à qui ?

LE VIEUX.– Je n'ai jamais trahi la cause, dites-leur – à qui ? comment ça, à qui ! – à ceux qui vous envoient – ceux qui ont trahi la cause, qui ont trahi notre idéal ! – dites-leur, à eux, compris ? !

Le Vieux retourne dans le living en claquant la porte. Silence.

L'ÉPOUSE (*ôtant ses lunettes et les posant sur les lettres et les photos*).– Il est énervé – mais il va se calmer, quand il regarde Eurosport, il se calme – il y a du jus de fruit – mais je peux aller chercher une bière –

LE VISITEUR.– Non, merci – j'étais gardien de but !

L'ÉPOUSE.– C'est sûr que vous n'êtes pas des Assurances ? – eux, ils arrivent, puis ils sortent des trucs, vous savez, des trucs qu'il faut signer, quoi – vous vous sentez mal ?

LE VISITEUR.– Un vertige – c'est ma *blood pressure* –

L'ÉPOUSE.– Vous avez – maladie ?

LE VISITEUR.– Non, c'est seulement ma *blood pressure* –

L'ÉPOUSE.– Lui, il a le foie – et les disques aussi – et l'arthrite – allez, venez –

Elle l'aide à aller dans la cuisine, et le fait asseoir sur le côté gauche, à côté de l'évier.

L'ÉPOUSE.– Je tricote, je lui tricote un chandail – je tricote aussi pour ma fille – et je tricote aussi pour ma petite-fille – Ça revient moins cher – vous ne voulez pas une aspirine ? – c'est bon pour tout, l'aspirine, avec un peu de lait –

LE VISITEUR.– Non, merci –

L'ÉPOUSE.– Alors, de l'eau ?

LE VISITEUR.– D'accord, de l'eau –

L'ÉPOUSE.– Alors, il faut vous lever, parce que l'eau, c'est par là –

Le Visiteur se lève, chancelant, et s'assoit sur la tabouret à droite. L'Épouse, qui faisait couler de l'eau dans un verre, se retourne.

L'ÉPOUSE.– Non, pas là !!

LE VISITEUR (*se lève et s'extrait de derrière la table, en s'y appuyant*).– Je m'excuse –

L'ÉPOUSE.– C'est son tabouret, celui de Papa ! Asseyez-vous là... parce que celui-là, c'est le sien, c'est là qu'il aime –

Le Visiteur prend le verre et boit.

L'ÉPOUSE.– Là, il y avait un placard à provisions, mais il l'a supprimé – le voisin du dessous, et d'autres aussi, ils l'ont supprimé – celui qui est seul, il le supprime pas – donc, on a pas de placard à provisions – c'est le seul ennui, sinon c'est un bon appartement – le gaz, l'eau chaude – c'est très sec, mais on vaporise de l'eau – Dieu merci, on a pas d'asthme, parce que, dans l'immeuble, il y en a qui supportent pas – mais il y a que le chauffage augmente – et ils vont encore l'augmenter – l'eau chaude augmente aussi – et on augmente le gaz – on augmente le téléphone, mais on l'a pas – c'est l'avantage – ça augmente pas pour nous – c'est une bonne chose – et on a nos deux retraites.

LE VISITEUR.– On voit le ciel d'ici –

L'ÉPOUSE.– À part quand l'ascenseur est en panne – mais s'il est pas en panne, ça va – on n'a pas eu le choix, on nous a attribué ici – parce qu'ils ont démoli notre maison – à Ràkoskert – là-bas, il y avait une dépense et une cave – ici, il n'y a pas de dépense, il y avait une buanderie, mais ils l'ont transformée – là-bas, on avait une grande cuisine – comme chez nous, à la maison – je viens de province – mais pour deux c'est aussi bien – quand ma fille vient, elle a son tabouret – le quatrième, celui qui est sous la table, on n'en a pas besoin, c'est pour ma petite-fille, au cas où elle vient, mais elle n'est pas venue depuis longtemps – eh bien, asseyez-vous là !

Le Visiteur, gêné par la table, force le passage et s'assoit sur le tabouret, face au public.

L'ÉPOUSE.– Ça va mieux ?

LE VISITEUR.– Mieux.

L'ÉPOUSE.– On peut appeler le médecin – il faudrait descendre, en bas, il y a une cabine de téléphone – la plupart du temps, elle est cassée, à coups de hache, mais hier, ça marchait, je m'en rappelle – à qui j'ai donc téléphoné ? – je n'ai pas l'habitude de téléphoner – ah oui, à ma fille, elle a le téléphone, c'est pour lui demander si le poulet au paprika, ça allait – c'est ça, je lui ai téléphoné – elle vient aujourd'hui pour le poulet au paprika – vous connaissez pas ma fille ?

LE VISITEUR.– Non. – Un moment, j'ai habité à Brooklyn Heights – de là aussi, je voyais le ciel – et Manhattan – j'avais une petite cuisine comme celle-là, de ma cuisine, je voyais les gratte-ciels – je croyais être au centre du monde – là où les choses se passent (*Il rit.*)

L'ÉPOUSE.– C'était où, au Canada ? Parce que chez nous, il y en a qui sont allés au Canada – deux familles – ils ont écrit qu'il y a des gratte-ciels, là-bas –

LE VISITEUR.– Pas au Canada – mais peu importe – mais là aussi, le ciel est tout pareil – bizarre – vous savez, j'avais imaginé de revenir – et alors que la vraie vie commence – je pensais peut-être qu'en revenant, je retrouverais mes vingt ans – (*Il rit.*) Eh bien, je n'avais pas imaginé ça – notre rue n'existe plus, on l'a rasée ! – Notre rue n'existe plus ! (*Silence.*) Ça, ils ne me l'ont pas écrit. Mes parents. Mais il est possible qu'on ne l'ait rasée qu'après.

L'ÉPOUSE.– Ils sont morts ?

LE VISITEUR.– Oui. Depuis trente ans.

L'ÉPOUSE.– Les miens aussi. Et ses parents aussi. Nous aussi, on va mourir. Je prends mon tricot. Le lit n'est pas fait dans la chambre, on a l'habitude de se mettre ici, dans la cuisine – mais buvez, voilà de l'eau – (*Elle va dans la chambre à coucher, le Visiteur regarde tout autour, fixe la tapisserie sur le mur. L'Épouse prend le chandail à moitié fait et la pelote de laine, revient dans la cuisine, s'assoit sur le tabouret à gauche, et commence à tricoter.*) Je fais ça, comme ça, pour nous – on me dit de les vendre, mes tricots, mais vous voudriez que j'aïlle dans la rue ? comme ceux là, comment déjà, les roumains ? – on vit avec ce qu'on a –

LE VISITEUR.– Vous n'avez pas une photo de lui, une vieille ?

L'ÉPOUSE.– Une vieille photo ?

LE VISITEUR.– Où il est encore jeune –

L'ÉPOUSE.– Eh bien, la photo de mariage, sur le mur – elle décorait la chambre d'amis, mais il est pas en uniforme –

LE VISITEUR.– Ça ne fait rien.

L'ÉPOUSE.– Je l'apporte ? Sur celle-là, je suis jeune – j'avais pas dix-huit ans – j'étais une jolie fille – ma fille aussi, elle était jolie – ma petite-fille aussi, elle est jolie – elle a seize ans –

LE VISITEUR.– Une fille ? Ça serait mieux si c'était un garçon –

L'ÉPOUSE.– C'est une fille – Ah non, elle a déjà dix-sept ans – vous, quel âge vous avez ?

LE VISITEUR.– Cinquante-huit.

L'ÉPOUSE.– Vous avez une famille ?

LE VISITEUR.– Je suis divorcé – j'ai deux fils, l'un est une sorte de manager, l'autre va au *college*.

L'ÉPOUSE.– Divorcé ? ma fille aussi a divorcé – elle a une fille – elle vit avec ma fille – son mari paie pas la pension alimentaire – ma fille, comment dit-on, le poursuit – mais il paie pas –

LE VISITEUR.– Moi, je payais tous les mois.

L'ÉPOUSE.– C'est bien.

LE VISITEUR.– Pas si bien que ça. (*Il rit.*)

L'ÉPOUSE.– Papa regarde la télé – il regarde toujours la télé – *Eurosport*, c'est ce qu'il regarde – allez-y, si vous voulez – vous aussi, vous regardez *Eurosport* ?

LE VISITEUR.– Chez nous, on ne l'a pas.

L'ÉPOUSE.– Vous l'avez pas ?

LE VISITEUR.– On ne l'a pas ; on en a d'autres, sur *Sportchannels*.

L'ÉPOUSE.– Chez vous, vous avez pas *Eurosport* ?

LE VISITEUR.– Il y a des tas d'autres chaînes, mais *Eurosport*, on ne l'a pas.

L'ÉPOUSE.– *Eurosport*. Vous l'avez pas ?

LE VISITEUR.– Je vous dit qu'on n'a pas *Eurosport*...

L'ÉPOUSE.– Mais lui, il regarde *Eurosport* – vous non ?

LE VISITEUR (*après un court silence*).– Moi, non.

L'ÉPOUSE.– Mais l'autre truc, vous l'avez.

LE VISITEUR.– Oui, mais je ne regarde pas.

Silence.